

LE PAYS DE FRANCE



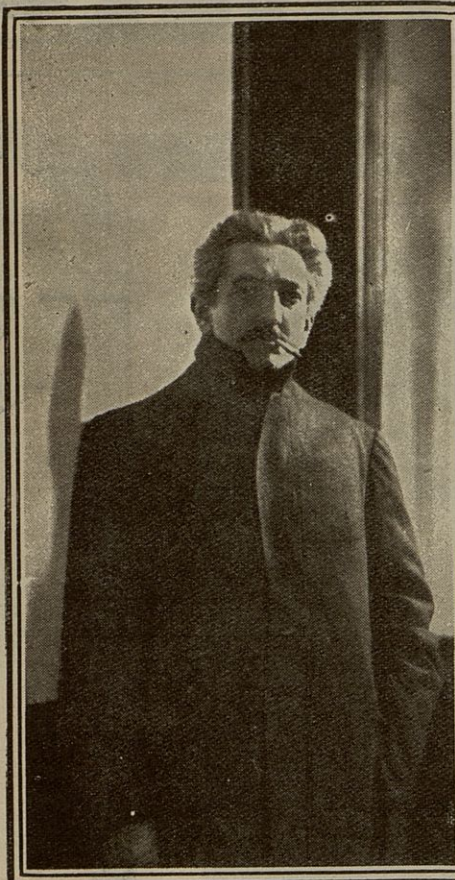
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Général Meiser
DE L'ARMÉE BELGE

Abonnement pour la France 15 Frs

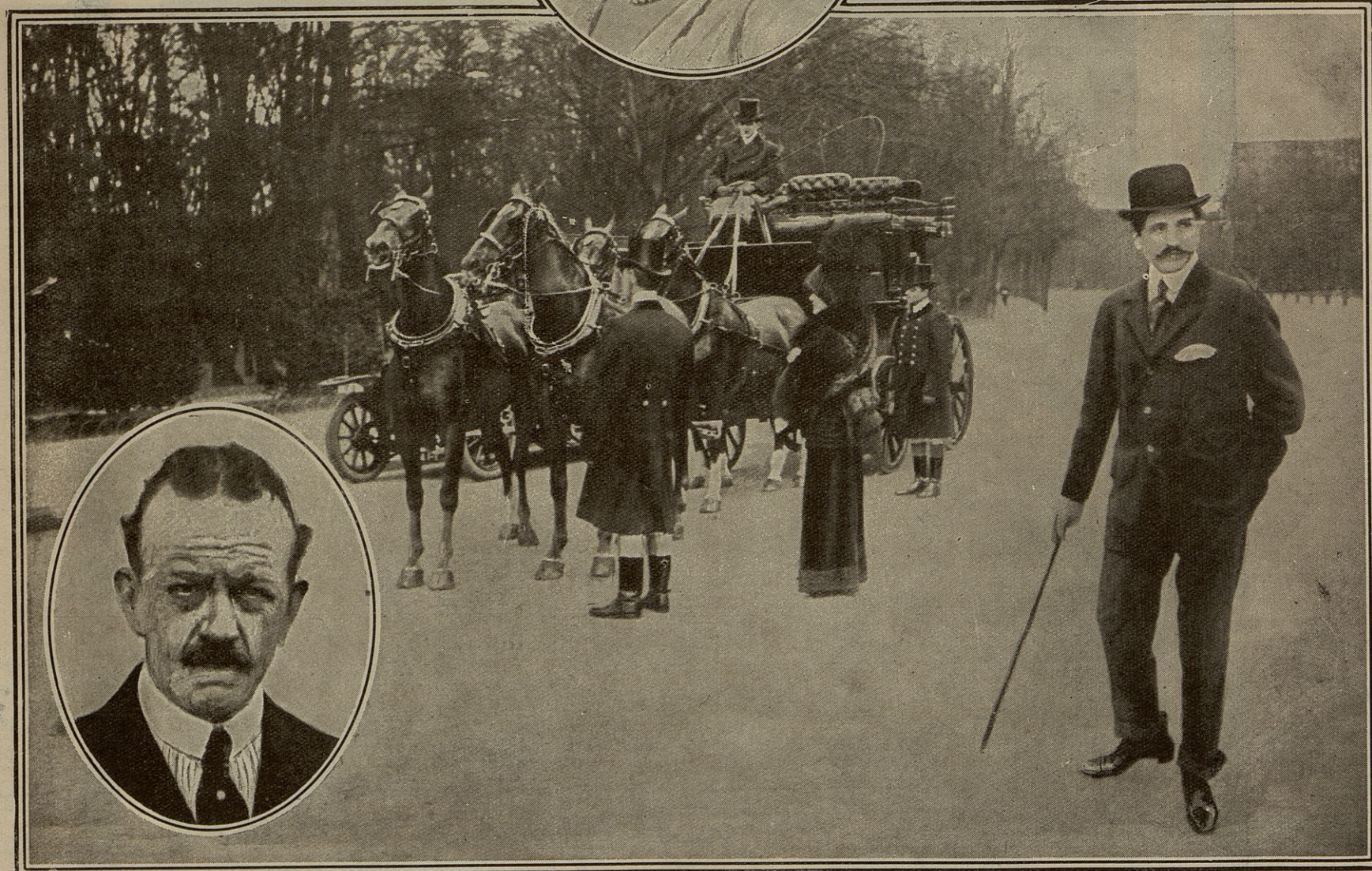
Abonnement pour l'Etranger.. 20 Frs

LES SCANDALES DE L'AFFAIRE BOLO, TURMEL ET C^{IE}

JACQUES LANDAU
arrêté pour l'affaire du Bonnet Rouge.



LE DÉPUTÉ TURMEL
arrêté pour l'affaire des billets suisses.



L'instruction de l'affaire Bolo est menée activement par le capitaine Bouchardon qui a envoyé des commissions rogatoires en Angleterre et en Italie ; les renseignements officiels communiqués par le gouvernement des Etats-Unis ont déjà dévoilé les tractations de Bolo pacha avec le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, dont nous donnons la photographie dans le médaillon de gauche. Les millions de l'Allemagne avaient encore accru le luxe de Bolo pacha. Voici, dans une allée du bois de Boulogne, son mail-coach ; auprès de l'attelage, M^{me} Bolo, dont on voit la photographie dans le médaillon, et l'aventurier faisant du footing. En haut, la villa « Velléda » que Bolo possédait à Biarritz et où il donnait de somptueuses réceptions.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 4 au 11 Octobre



CETTE période du 4 au 11 a été marquée par deux grosses offensives des alliés en Belgique : la première, le 4, a été exécutée par les troupes britanniques ; la deuxième, le 9, par les Anglais et les Français agissant en liaison. L'attaque britannique du 4 s'est produite entre le sud de Tower-Hamlet et la voie ferrée Ypres-Staden, c'est-à-dire sur un front de 13 kilomètres. Ils se proposaient d'enlever la crête qui court de Gheluvelt à Passchendaele, et grâce au travail préalable de leur artillerie ils purent atteindre dans la même journée toute leur ligne d'objectifs ; l'ensemble des hauteurs comprises entre la route Ypres-Menin et la voie ferrée Ypres-Roulers était en leur pouvoir. Cela représente une avance de 1 à 3 kilomètres, englobant un très grand nombre de positions, de villages, de fermes, de boqueteaux fortifiés. Citons, parmi les plus connus des endroits d'où les Allemands ont été chassés : le château et une partie du hameau de Polderhoek, Molenaere, Isthoek, la partie sud et est du Polygone, Broodseynde sur la route de Zonnebeke, Gravenstafel, une partie de Poelcappelle, Reutel, Noordeindhoek, une hauteur qui domine Becelaere. A Broodseynde, nos alliés se trouvaient à plus de 8 kilomètres à l'est d'Ypres. Cette offensive a été déclenchée au moment le plus opportun, car les Allemands, de leur côté, en préparaient une très forte qu'ils allaient lancer vers Zonnebeke, au moment où ils ont été attaqués, et en vue de laquelle ils avaient massé des effectifs relativement considérables qui furent hachés par l'artillerie de nos alliés. Cette journée est l'une de celles où l'ennemi a laissé proportionnellement le plus de morts sur le terrain, sans préjudice de près de 4.500 prisonniers, dont 114 officiers, restés aux mains de nos alliés.

La position de Broodseynde était particulièrement importante pour l'ennemi ; aussi devint-elle le centre des opérations qui suivirent la bataille du 4. Tout d'abord, rayonnant de là, dès le lendemain nos alliés s'attribuaient encore quelques positions secondaires aux environs. Puis les Allemands ouvrirent sur elle un tir violent, qui fut suivi le 8 d'une contre-attaque vigoureuse, mais l'ennemi fut repoussé en perdant de nouveaux prisonniers. Il n'eut d'ailleurs pas plus de succès dans quelques autres tentatives qu'il fit du 5 au 8 contre la nouvelle ligne de nos alliés. Les crêtes sur lesquelles courent ces lignes ont déjà vu de terribles luttes en 1914, lors de la première bataille d'Ypres ; les Anglais qui résistèrent alors sur ces positions à la ruée allemande étaient commandés, comme aujourd'hui, par sir Douglas Haig.

Le 9 octobre, en dépit de circonstances atmosphériques défavorables, les alliés reprenaient l'offensive, sur un front compris entre le sud-est de Broodseynde et le Saint-Jansbeek, à 1.600 mètres au nord-est de Bixchoote, les Français agissant en liaison avec les Anglais dans le secteur Draibank-Weindendrest. Cette offensive a donné, comme la précédente, les meilleurs résultats. Après avoir franchi le ruisseau marécageux du Broenbeek, qui était en pleine crue, nos troupes de l'armée Anthoine enlevaient, sur 2 kilomètres 500, les défenses accumulées par l'ennemi sur une profondeur de 2 kilomètres : citons les villages de Saint-Jean, de Mangelaere, de Weldhoek. Cette avance les mettait sur la rive du Coroobeeck et la lisière sud-ouest de la forêt d'Houthulst. Notre attaque avait surpris en pleine relève l'ennemi, auquel nos hommes enlevèrent plus de 400 prisonniers dont 12 officiers, deux canons, quatre mitrailleuses et un matériel important : en outre, les Allemands avaient un grand nombre de tués et de blessés. Quant aux Anglais, leur front d'attaque ne couvrait pas moins d'une dizaine de kilomètres. Cependant, eux aussi enlevaient rapidement leurs objectifs ; ils achevaient la conquête de Poelcappelle et, à 3 kilomètres 200 au nord-ouest de ce lieu, ils s'emparaient de la lisière de la forêt

d'Houthulst ; ils enlevaient des positions dans la direction de Passchendaele, ainsi qu'au delà de la crête à l'est et au nord-est de Broodseynde. Sur l'immense front d'attaque, la profondeur couverte par l'offensive était pour nos alliés de 1.600 à 1.800 mètres. Ils ont fait, de leur côté, plus de 1.600 prisonniers au cours de cette attaque. Les réactions que tente l'ennemi le 10 ne provoquent qu'un recul insignifiant de nos alliés dans la région de la voie Ypres-Staden : les principales positions de leur nouvelle ligne leur restent acquises.

La nouvelle défaite que les alliés viennent d'infliger là aux Allemands est pour ces derniers infiniment plus dangereuse que celles qu'ils ont déjà subies sur ce front, car elle compromet d'une manière peut-être irréversible leur situation sur la côte belge de la mer du Nord.

Pendant que la bataille se déroulait largement dans le secteur d'Ypres, le front français, de Saint-Quentin à l'Alsace, voyait se renouveler chaque jour les petites opérations dont il est depuis quelques semaines le théâtre. Les Allemands continuent à procéder là par petites attaques sur des endroits assez éloignés les uns des autres. Les secteurs où ces tentatives se produisent le plus fréquemment sont comme toujours les parages du chemin des Dames, et les bonnes positions que nous occupons dans la Meuse ; mais la Champagne n'est pas complètement négligée par l'ennemi.

Dans la région de l'Aisne, les attaques allemandes ont eu lieu au sud-est de Chevreux, à l'est de Cerny ; dans la région Hurtebise-Craonne. En Champagne, on a recommencé à parler de la ferme Navarin, de la région des Monts et la Main de Massiges ; la butte de Souain a été aussi signalée dans les communiqués. Sur tous ces points, de petites tentatives contre nos lignes ont été repoussées ; du 4 au 10 nous avons, de notre côté, pris quelquefois l'initiative ; le 6 nos détachements ont forcé les tranchées de l'ennemi dans la région sud de Souain, Fayes-en-Haye et nord-ouest de Regnéville : ils ont détruit des abris et fait des prisonniers. Ils ont fait de même, le 9, vers la butte de Tahure.

Dans la Meuse, signalons les attaques de l'ennemi contre nos positions de la cote 344, le 4 et le 6 ; cette dernière a été très vigoureuse et a donné lieu à un vif combat qui, après quelques fluctuations, s'est terminé à notre avantage. Autre attaque, après bombardement, le 10, au nord du bois le Chaume : il en résulte un violent combat qui dure toute la journée sans profit pour l'ennemi.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL MEISER

DE L'ARMÉE BELGE

L'héroïque défense de Dixmude par nos fusiliers marins et par une brigade belge a mis en relief les noms du contre-amiral Ronarc'h et du vaillant colonel Meiser.

Après avoir combattu aux alentours de Liège, où la ruée allemande fut arrêtée pendant quelques jours, le colonel Meiser, à la tête des 11^e et 12^e régiments de ligne de l'armée belge, résista dans Dixmude aux assauts de l'ennemi. Pendant tout le mois d'octobre 1914, nos fusiliers marins et les fantassins belges, dans la boue, sous la pluie, tinrent tête aux Allemands et les empêchèrent de franchir l'Yser.

A la suite de ces hauts faits, le colonel Meiser fut promu major-général et reçut à Calais, des mains du général Foch, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.



LE RÉSULTAT DE L'OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE DU 9 OCTOBRE.

Le Concours du PAYS DE FRANCE

Nombreux prix en espèces et marchandises

Notre concours constituera une nouveauté sensationnelle qui passionnera petits et grands. Il sera très facile, très amusant, et entouré de toutes les garanties de régularité.

La semaine prochaine nous donnerons de nouveaux détails

Nous indiquons à la page 15 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 156.

L'AVIATION ALLEMANDE EN 1917

Toutes les flottes aériennes possèdent des appareils spécialisés dans telle ou telle fonction. L'aviation allemande ne se distingue par aucune particularité, d'autant que la plupart des derniers modèles d'appareils aériens ennemis sont dans une large mesure (surtout les avions de chasse et de bombardement) inspirés des avions alliés. D'un côté on imite nos chasseurs « Spad », « Nieuport » ou le « Morane » anglais ; de l'autre, on copie les grands bimoteurs alliés, notamment le « Handley Page ».

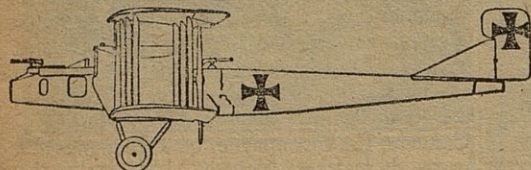
L'étude des appareils ennemis récents va l'établir.

Caractères généraux. — Ils sont de types très divers car, loin de persister dans l'homogénéité qui jusqu'alors était la règle, nos ennemis multiplient les marques et, par conséquent, les appareils. On pourrait cependant, en ce qui concerne notre front, enregistrer la disparition du monoplane, qui semble relégué sur le front oriental. Presque tous les biplans allemands sont à hélice tractive, c'est-à-dire avant.

Le fuselage plein est généralement d'aspect assez volumineux à l'avant ; les plans supérieurs et inférieurs sont le plus souvent de même longueur ; la disposition des ailes en V ouvert en arrière a presque complètement disparu. La première année de guerre, c'était un des caractères qui faisaient reconnaître l'oiseau ennemi ; il faut le rayer de notre mémoire.

Les moteurs sont généralement des fixes (« Mercédès » ou « Benz ») à cylindres verticaux à refroidissement à eau, très rarement des rotatifs (« Oberursel »).

La tendance à peindre de couleurs bariolées tous les objets qui se trouvent dans la zone des armées a fait aussi camoufler les avions. Imitant en cela nos « Nieuport », les Allemands ont barbouillé leurs appareils des couleurs les plus diverses. Vu d'en dessous, l'appareil présente des couleurs célestes : bleu très clair ou jaune très pâle ; vu d'en dessus, l'avion a les teintes de la terre ; de larges raies brunes foncées et vert brun alternent sur le fuselage et sur la face supérieure des ailes. Dans le ciel, l'avion aura un minimum de visibilité ; vers ou sur le sol, il se confondra avec les terres et la verdure.



BIPLAN-BIMOTEUR GOTHA (vu de profil).

L'armement est constitué d'une part au moyen d'armes automatiques, d'autre part au moyen d'appareils lanceurs de bombes. Les armes automatiques sont soit des fusils mitrailleurs mobiles « parabellum », soit des mitrailleuses fixes « Mauser » ou de « Spandau ».

L'armement est variable et répond à trois types :

1° **Armement fixe pour monoplaces.** — Il est constitué par une ou deux mitrailleuses situées latéralement au moteur, généralement actionnées par le moteur, et tirant au travers du plan de l'hélice. La fixité de l'arme oblige à viser non pas avec la mitrailleuse mais avec la totalité de l'avion. C'est l'armement des chasseurs.

2° **Armement mixte pour biplaces.** — Une ou deux mitrailleuses fixes avant, comme dans le type précédent ; une mitrailleuse arrière, mobile, manœuvrée par l'observateur, montée sur une sorte de tourelle qui augmente encore le champ de tir. Le biplace couvre donc une partie de la zone avant par ses mitrailleuses fixes, la presque totalité du champ arrière par son arme mobile qui intervient également dans le champ avant en tirant entre les deux plans ; enfin la mitrailleuse mobile peut tirer de chaque côté presque verticalement sous l'appareil. C'est l'armement de l'appareil à tous usages.

3° **Armement de triplaces.** — Il est constitué par trois mitrailleuses mobiles. Deux, comprises dans le plan du fuselage, sont sur tourelles et battent les champs avant et arrière ; les deux observateurs, placés en avant et en arrière du pilote, les manœuvrent. La troisième arme tire sous le fuselage par une sorte de soupérail ménagé dans le plancher du réduit de l'observateur arrière. C'est l'armement du « Gotha » ou grand appareil de bombardement.

Nous venons de montrer que la mitrailleuse fixe tire au travers du plan de l'hélice. C'est là un fait qui, au premier abord, est de nature à étonner. Mais pour difficile qu'il paraisse, le fait n'en est pas moins fort compréhensible.

Roland Garros, en effet, avait fait munir les pales de son hélice, aux points où elles passent devant la mitrailleuse, d'une gouttière ou coin en acier, le déflecteur, qui protégeait la pale en faisant dévier le projectile quand celui-ci la touchait.

Les Allemands l'adoptèrent et le perfectionnèrent ; pour éviter les inconvénients résultant du freinage, ils adoptèrent un système de déflecteur sur tige coulissant verticalement comme une tige de soupape et actionnée par une came tournant au double de la vitesse du moteur et, par suite d'un réglage approprié, amenant le déflecteur devant le canon au passage de la pale. Cette solution soulageait le vilebrequin du moteur et économisait le freinage. L'apparition de balles perforantes obligea à abandonner le déflecteur qui ne pouvait y résister ; aussi les Allemands modifièrent-ils le système faisant agir la came non plus pour interposer un coin, mais pour accrocher le mécanisme de la mitrailleuse entre le verrouillage et la percussion, le coup ainsi retardé permettant le passage de l'hélice.

Les lance-bombes varient avec les projectiles. — Les grosses bombes sont fixées horizontalement sous le fuselage, en sens inverse de la direction de l'avion, la pointe tournée vers la queue. Au contraire, les petites bombes sont contenues à l'intérieur du fuselage, dans des sortes de boîtes rectangulaires ; le mécanisme du déclenchement est fort analogue au mécanisme qui, dans les gares, assure la distribution des tablettes de chocolat. Une bombe lâchée au moyen du déclic, une autre vient prendre la position du départ ; chaque boîte contient six bombes ; mais l'inté-

rêt du système est que le rechargement est possible dans l'intérieur du fuselage, si bien que, pour des raids à faible distance, l'appareil peut emporter une provision de bombes en surcharge. Le progrès à noter, en tout cas, c'est que les Allemands substituent actuellement le lancement suivant l'horizontale au lancement suivant la verticale : c'est un progrès imité de nos procédés et qu'ils ont mis longtemps à comprendre.

Caractères particuliers. — Il faut de toute nécessité classer les appareils en chasseurs ; à tous usages ; et de bombardement.

Les monoplaces de chasse, catégorie D des avions allemands, sont de types multiples, plus ou moins inspirés de nos « Nieuport », « Spad » et du « Morane » anglais. Ceux qui imitent le « Nieuport » de chasse sont principalement l'« Albatros », dit D-III de 175 HP., le « Torpedo » D. de la *Luft Torpedo Gesellschaft*, de Johannisthal, l'« Ago », de l'*Aktien Gesellschaft Otto*, et le « Rex », de la Société Rex, de Cologne.

Notre « Spad » a, lui aussi, des imitateurs, au moins dans la forme ; ce sont surtout les « Albatros » D-I et D-II construits par l'*Albatros Werke Gesellschaft* et ses filiales, comme la B. F. W. (*Bayerische Flugzeugwerke*), qui cherchent à créer la confusion avec notre appareil. C'est un modèle de ce type que montait le prince Frédéric-Charles lorsqu'il fut descendu sur le front anglais.

Le « Morane » anglais de chasse est reproduit dans son aspect par l'« Halberstadt D » de 8 mètres d'envergure et de 6 m. 85 de long, muni d'un moteur « Argus » fixe de 120 HP. et par le biplan « Fokker », dernier modèle, qui a égalisé la longueur de ses plans et qui est, en somme, une compilation des caractéristiques du « Nieuport », du « Spad » et du « Morane ». Contrairement aux autres chasseurs allemands, cet avion est muni parfois d'un rotatif « Oberursel » 100 HP. Il faut encore mentionner le « Roland » dit D-II.

Tous ces chasseurs sont généralement munis d'un moteur fixe « Mercédès » 175 HP. ; leur vitesse est difficile à préciser ; il semble qu'elle puisse atteindre 190 kilomètres à l'heure ; mais il faut, suivant l'observation fort judicieuse de M. Lagorgette, « remarquer que bien souvent les avions allemands ne font pas sans nécessité rendre à leur moteur sa pleine vitesse. » Il ne faut donc pas se fier à leur vitesse apparente, ni tabler sur une notable infériorité. « Tel qui croirait les surprendre ou les rattraper pourrait à son tour être gagné de vitesse. » Il faut noter aussi que les moteurs « Mercédès » permettent d'excellents ralentis. Il semble que ces appareils peuvent atteindre l'altitude de 5.000 mètres, pour laquelle ils sont essayés et vérifiés, en un temps relativement court.

Les appareils à tous usages. — Monomoteurs biplaces, ces appareils sont agencés pour pouvoir, après quelques aménagements rapides, remplir les différents rôles demandés à un avion. Ils sont donc pourvus ou tout au moins portent les emplacements des instruments de bord les plus différents : porte-fusées, appareil de T. S. F., lance-bombes et mitrailleuses ; l'armement est celui des biplaces dont nous avons donné tout à l'heure les caractères généraux. Un tel appareil possède donc un champ de tir très complet, ce qui compense sa vitesse relativement faible, qui atteint 170 kilomètres par heure.

Trois catégories peuvent être distinguées, d'après la dimension et la puissance du moteur :

1° **Les biplans biplaces 175 HP.** notamment les « Rumpler », « Albatros » C-III, le L.V.G. (*Luft Verskehrers Gesellschaft*), l'« Aviatik », enfin le « Roland » biplace et l'A.E.G. (*Allgemeine Elektrizität Gesellschaft*).

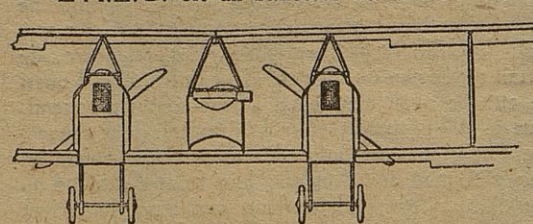
2° **Les biplans biplaces 225-240 HP.** dits type C-V comprennent des modèles agrandis d'« Aviatiks », d'« Albatros » et de L.V.G. et des modèles originaux le B.F.W. C-V (*Bayerische Flugzeugwerke*) et le D.F.W. C-V (*Deutsche Flugzeugwerke*).

3° **Le biplace 260 HP.** est un « Rumpler » de création récente et qui n'est qu'une amélioration du « Rumpler » 170 HP.

Les appareils de bombardement G-I et II sont de grands bimoteurs triplaces. Le fuselage est ainsi entre les deux moteurs. L'envergure de ces appareils est considérable : elle atteint 24 mètres dans le « Gotha » ; la vitesse est de 120 à 150 kilomètres-heure avec un plafond à 4.000 mètres.

Les Allemands possèdent trois types d'avions de bombardement.

L'A.E.G. est un bimoteur de 450 HP. à hélices tractives, à moteur sus-



BIPLAN GOTHA (vu de face).

pendu. Il peut enlever 285 kilos et emporte généralement 4 grosses bombes.

Le « Gotha » est un échantillon plus important ; c'est un 520 HP. avec deux moteurs fixes ; c'est, en somme, une adaptation du grand appareil anglais « Handley-Page » de 500 HP. Ce grand biplan emporte 600 kilos de bombes, répartis en projectiles de 12 kil. 500 et de 50 kilos. Il peut faire quatre heures de vol et consomme 76 litres d'essence et 5 litres d'huile à l'heure. C'est ce type d'appareil qui est employé dans les bombardements de la côte anglaise. Une de ses caractéristiques est d'avoir les hélices en arrière, fait exceptionnel dans l'aviation allemande.

Un autre appareil est entré depuis peu en scène : c'est également un grand bimoteur du type G-II et construit par la *Société de Friedrichshafen*.

On voit, dans l'ensemble, que nos ennemis multiplient les modèles en s'inspirant des échantillons construits chez nous. Ils puisent dans nos types d'appareils pour réaliser les leurs ; cela ne les empêche pas d'éprouver de fortes pertes.

S'il faut en croire le *Times*, pendant le mois de mai dernier, l'aviation allemande a perdu 442 appareils, dont 243 abattus par les Anglais et 199 par nous. Nous ne perdions, pendant ce temps, que 271 aéroplanes. Ces chiffres sont particulièrement éloquentes.

A. G.

LA MARCHE DE KORNILOFF SUR PETROGRAD



Dans le médaillon : une patrouille de la « division sauvage » qui, sous les ordres de Korniloff, son ancien commandant, marchait sur Petrograd.



Lorsque Korniloff prit la résolution de marcher sur Petrograd à la tête de quelques divisions, on put croire que la guerre civile allait éclater en Russie et le gouvernement provisoire prit les mesures que commandait cette éventualité. Des troupes reçurent la mission de barrer la route à l'armée de Korniloff. Ces photographies représentent leur départ de Petrograd d'où elles étaient dirigées, les unes par le chemin de fer, les autres à pied, vers Gatchina que les partisans du généralissime avaient déjà atteint.

EN ALBANIE

(NOTES ET IMPRESSIONS D'UN OFFICIER AVIATEUR)

25 décembre 1916. — Une belle journée de Noël, d'une luminosité inconnue à nos ciels occidentaux. Le « Nieuport », trapu et vibrant, qui nous a amenés, le sergent E... et moi, sur la haute vallée du Vardar, file allégrement vers notre escadrille. L'atmosphère est d'une extraordinaire limpidité, et je ne puis m'empêcher, par instants, d'admirer le spectacle invraisemblable qui se déroule à quelques milliers de mètres au-dessous de moi. C'est d'abord le Vardar, dont les flots grisâtres s'allongent dans l'étendue, sinuant à travers les bancs de sable, s'étranglant aux gorges rocheuses de Demir-Kapou ; puis, vers la gauche, c'est l'étonnement neigeux des cimes de la Dudica et de la Dzena, le beau massif tourmenté qui sépare les vallées de la Cerna et du Vardar.

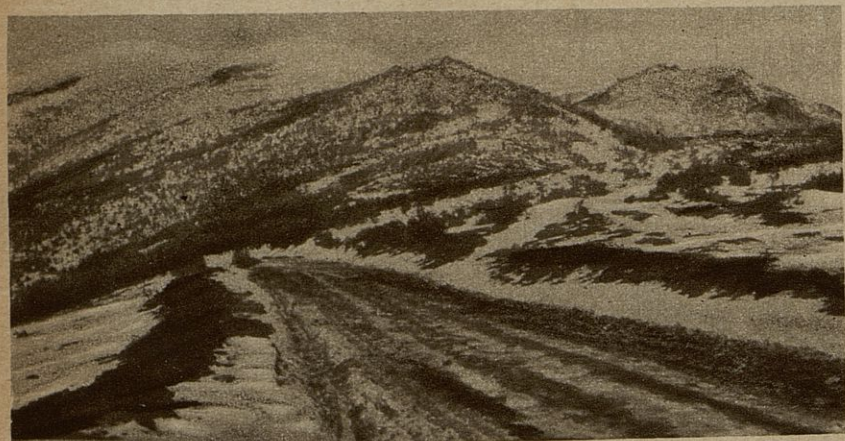
Mais voici que mon attention se fixe sur un nouvel élément du paysage. Devant mes yeux, à cent ou deux cents mètres, et juste à notre hauteur, un flocon blanc s'épanouit dans le ciel, puis d'autres naissent autour du premier. Les coups de canon qui nous sont destinés s'éparpillent, grossissent, et j'entends bientôt les éclatements proches. Je fais face au pilote :

— Batteries de V... *crapouillent* ! lui dis-je laconiquement.

Au moment précis où il se tourne à demi vers moi, un obus éclate, si près devant nous que l'appareil traverse aussitôt la fumée. Un serrement au ventre... la sensation désagréable de la chute. Le sergent E... a poussé sur le « manche » et nous piquons vers le lac Doiran dont le miroir bleu scintille sous le soleil. L'aiguille de l'altimètre descend rapidement de 4.200 à 3.500 mètres. Puis un brusque virage à droite, et nous nous retrouvons au-dessus du Vardar.

Maintenant, nous survolons le lac Amatovo, nappe d'eau sans beauté, dont le chemin de fer de Serbie longe le bord. Déjà l'on distingue le terrain de T... où les hangars font comme des taches blanches. Dans l'éloignement, la mer Egée miroite, avec ses quatre golfes séparés par les presqu'îles de la Chalcidique.

Après quelques « coups de tabac » au-dessus des marais qui bordent le



LA GRAND ROUTE D'ALBANIE AU COL DE PISODÉRI.

fleuve, nous atterrissons sur la prairie. Le chef de notre escadrille questionne :

— Ça s'est bien passé ?

Et, sur ma réponse affirmative, il ajoute :

— Il y a du nouveau. Vous prenez le commandement d'un détachement d'aviation en Albanie.

La surprise que j'éprouvai à cet instant peut aisément se concevoir. L'Albanie ! Mes souvenirs géographiques s'annonçaient comme vagues. A la réflexion, je me souvenais d'un Etat de ce nom, constitué peu de temps avant la guerre actuelle et qui fut érigé en royaume pour un prince allemand. Une lueur plus précise éclairait cette quasi-obscurité : c'est que le pays où le destin allait m'amener était habité par des « comitadjis », organisés en bandes par les Autrichiens.

9 janvier 1917. — La mise au point des moteurs, le montage des lance-bombes, l'expédition de l'armement et du matériel : objets de campement, munitions, outillage, etc., nous ont occupés jusqu'à ce jour. Ce matin-là, le maréchal des logis L... vient me voir de bonne heure :

— Ça gaze, mon lieutenant. L'appareil est prêt.

Nous profiterons donc du beau temps pour aller coucher à Florina.

A deux heures du soir, nous quittons le terrain de T... et, en une demi-heure, nous gagnons l'altitude de 3.000 mètres. L'air est calme. Sous nos pieds défilent les maigres cultures, les villages gris. Voici Yénitsé-Vardar, l'ancienne Pella des Grecs, théâtre d'une grande bataille de la dernière guerre balkanique ; puis Vodena et ses cascades, le lac d'Ostrov, idyllique miroir bleu où se réfléchissent de hautes falaises rougeâtres ; enfin, sur la droite, la cime neigeuse du Kaïmakalan.

Notre descente vers la plaine est fertile en émotions, car les remous sont violents et notre « Farman » se cabre en sifflant ; mais l'appareil, bien chargé, se comporte à merveille, et, un peu avant quatre heures, nous atterrissons à Florina.

17 janvier. — Depuis une semaine, nous attendons que le temps s'améliore pour passer en Albanie. Nuages, pluie, vent, tout se ligue pour nous bloquer en Macédoine. Las de piétiner sur place, je décide d'essayer de gagner mon poste en auto, et c'est au moyen d'un tracteur à quatre roues motrices que je vais affronter la route d'Albanie. C'est chose facile jusqu'au col de Pisodéri (1.473 mètres) ; mais la descente sur le village du même nom s'effectue au milieu de profondes ornières, dans des lacs de neige boueuse, en cotoyant d'affreux précipices dont nulle barrière ne défend l'approche.

A six heures et demie, nous arrivons à Bresnica. Je fais appeler le « muftar », et, à l'aide du *Vocabulaire du voyageur en Grèce*, j'essaye de lui faire comprendre que je désire une chambre pour y passer la nuit ; mais ce fonctionnaire municipal ne parle que serbe ou bulgare. Nous nous entendons cependant, et il me

conduit dans la partie haute du village. Coups aux portes, lumières vacillantes, longs palabres. Enfin, des chaînes tintent, des serrures grincent, une lourde porte s'entr'ouvre précautionneusement ; et je me trouve dans une petite cour où je suis reçu par une dizaine de personnes des deux sexes. Des meurtrières sont percées dans les murs massifs de la demeure ; meurtrières encore dans l'escalier et sur le palier. Voici la « chambre » qui m'est destinée : c'est une grande pièce nue. Au milieu du grand côté, une cheminée où brûlent quelques morceaux de



UN PITTORESQUE VILLAGE ALBANAIS.

bois ; à droite et à gauche, des nattes couvertes de tapis d'épaisse lame rouge : c'est le lit ! Un à un, mes hôtes se retirent. L'un d'eux revient avec une cruche.

— *Voda*, annonce-t-il. (1).

Bientôt le silence n'est plus troublé que par les ronflements des dormeurs.

18 janvier. — Au matin, nous continuons notre voyage, au milieu de paysages sensiblement pareils : hautes montagnes couvertes de neige et dont les flancs dénudés sont creusés de profonds ravins. Les fonds de vallée, seuls, contiennent d'assez belles terres arables dont les naturels du pays tirent parti. Plus loin, des gorges âpres, et, loin de la route, des villages aplatis dans un repli de terrain où l'œil, parfois, les distingue à peine.

Après Biklista on quitte le territoire grec pour entrer en Albanie et de là jusqu'à Korytza il n'y a plus que deux heures d'une route assez bonne.

Au tournant de la route, Korytza nous apparaît, avec ses maisons entourées de jardins qui s'étagent sur les derniers contreforts de la montagne, ville qui serait d'aspect occidental, si les minarets élancés ne venaient à propos y rappeler l'Orient.

Le tracteur excite la curiosité des habitants qui ne se lassent pas de le contempler. Dans leur admiration, il y a déjà une pointe d'enthousiasme ; mais lorsqu'ils verront, pour la première fois de leur vie, les avions français survoler leurs maisons, ce sera du délire !

Le colonel D... qui commande le territoire militaire de Korytza est venu me voir au terrain choisi pour l'atterrissage. Dans cette grande plaine d'alluvions, on n'a trouvé que des terrains exigus, coupés de fossés, de haies ou de talus. Le reste est cultivé ou inondé.

Du doigt, le colonel me montre un village dont les toits rouges se détachent sur le vert des prés humides.



VILLAGE KOUTZO-VALAQUE PRÈS DE KORYTZA.

— Bujarec, me dit-il, est occupé par les réguliers autrichiens, et ce bâtiment que vous voyez sur la gauche, c'est le *tekké* (2) de Melcan, quartier général des comitadjis du borgne Salih-Budka, chef de bande à la solde de l'ennemi.

D'ici à Bujarec, il n'y a pas quatre kilomètres, et le *tekké* en question n'est pas à plus de six kilomètres ; aussi, par précaution, nous allons entourer les abris d'appareils d'une tranchée protégée par trois rangs de fil de fer barbelé. Deux abris de mitrailleuses flanqueront les faces principales de notre blockhaus. Mais quelle situation originale que celle de ce détachement d'aviation placé entre nos

(1) Eau, en langue bulgare.

(2) Monastère.

avant-postes et ceux de l'ennemi ! Disons au surplus que, quelques semaines plus tard, les troupes de notre... division enlevaient sans coup férir les points d'appui d'où les Autrichiens auraient pu nous menacer.

Mars. — L'Albanie ! Voilà deux mois que je survole ses pics sauvages, ses lacs et ses vallées encaissées. J'ai vécu de la vie de ses habitants, étudié leurs mœurs si particulières et pénétré leurs aspirations politiques dans ce qu'elles ont de relatif à l'heure présente.



UN COUPLE ALBANAIS.

L'Albanie peut être considérée comme la juxtaposition de trois pays. Rien ne les relie, ni routes, ni chemins de fer, ni passages faciles d'un versant à un autre. Les seules communications possibles sont celles qui vont de la côte vers l'intérieur, et cela accentue encore la séparation de l'Albanie en tranches vivant chacune de sa vie propre. En outre, les religions sont fort variables : tribus catholiques du pays des Mirdites, dévouées à leur clergé, qui reçoit ses subsides de l'Autriche, s'administrant elles-mêmes sous l'autorité des *bajraktar* ou porte-bannières, guerroyant de tribu à tribu et réfractaires à toute pénétration ou emprise étrangère, vivant dans une région de relief tourmenté où la Porte n'a jamais pu envoyer les agents du fisc ; musulmans de l'intérieur, propriétaires de nombreux *tchiflik*, ou fermes, dans les riches contrées de Kroja, de Tirana et d'Elbassan, où se constituent de véritables fiefs dont celui d'Essad

pacha est l'exemple le plus typique ; musulmans, eux-mêmes divisés en sectes de caractères différents ; enfin, Albanais orthodoxes des kazas de Korytza et d'Argyrocastro, que le voisinage de la Grèce a pénétrés d'hellénisme. Qui trouvera un lien assez puissant pour réunir, sous une même autorité, des pays aussi dissemblables ?

Quand on songe que, avant l'année 1913, aucun voyageur européen n'avait traversé le pays des Mirdites, on entrevoit une partie des difficultés qui entoureront le règlement de la question albanaise. C'est un de nos compatriotes, M. Gabriel Louis-Jaray, qui a, le premier, circulé à travers les tribus du nord de l'Albanie.

La Turquie n'a jamais pu réduire ces populations énergiques, belliqueuses et jalouses de leurs vieilles libertés. A cet égard, l'évolution de la révolte albanaise de 1908 à 1912 est typique. La Jeune-Turquie accepta les conditions posées par les chefs ; mais lorsqu'elle voulut restreindre les effets de sa capitulation, elle eut contre elle les vingt mille Albanais d'Issa Boletinaiz qui, le 15 août 1912, entrèrent à Uskub et y constituèrent un gouvernement autonome.

De mes conversations avec les Albanais je ne retiens que cette opinion : « Nous autres Albanais, me disait un jour un jeune Korytziote, nous aimons la France parce qu'elle est riche ! »

UN COMBAT AÉRIEN SUR LE LAC OCHRIDA

La liaison entre les troupes couvrant la gauche de l'armée française d'Orient et le corps d'occupation du général Ferrero est accomplie depuis le 15 février. Maintenant, Français et Italiens circulent sans encombre entre le front de Macédoine et les bases adriatiques de Santi-Quaranta et Valona. D'autre part, Korytza s'est « donné de l'air » par l'enlèvement des points d'appui que possédaient les Autrichiens au sud du Devoli, et ceux-ci sont rejetés sur la rive nord de la rivière. Tranquilles à l'ouest et au sud, nous surveillons à présent le front d'entre les lacs Prespa et Ochrida, et, chaque jour de beau temps, nos avions quittent la plaine, passent le col du Malisat et vont survoler les positions ennemies établies à près de 2.000 mètres d'altitude sur les pentes neigeuses du Tomoros.

Une nuit, le téléphoniste m'apporte un ordre de la division :

« Une batterie de montagne autrichienne, établie quelque part au nord du col 1.537, prend d'enfilade une de nos positions. Faites une reconnaissance pour chercher les pièces et les signaler à notre artillerie. »

Au moment où, dans le courant de la matinée, nous nous préparons à partir pour exécuter l'ordre, on signale deux avions ennemis se dirigeant sur Korytza.

L'instant d'après, nous prenons notre hauteur au-dessus de la ville, le « Farman » du sous-lieutenant V... devant le nôtre et le « Nieuport » de protection de mon camarade M... faisant des S à 300 mètres derrière nous. Aux approches du col, nous distinguons deux points noirs qui grossissent rapidement ; mais l'ennemi nous a vus, lui aussi ; il fait demi-tour.

Voici la nappe claire du lac Prespa où plongent les belles falaises rocheuses

de la rive orientale. Dans le lointain, l'appareil de V..., marchant « en crabe », semble se traîner sur les neiges de la Cervena-Stena. Mon « Nieuport » est là, vigilant et tout proche. Arrivé sur les lignes ennemies, je prends quelques photographies de certains creux de montagne où peuvent se dissimuler les pièces autrichiennes, puis, l'opération terminée, le « Nieuport » rejoint l'appareil de V... et nous traversons, à moins de 400 mètres de hauteur, la grande arête neigeuse qui sépare le lac Prespa du lac d'Ochrida. Bientôt, l'étendue de ce dernier lac miroite à nos yeux, avec ses 330 kilomètres carrés d'eau bleue. Sa rive occidentale s'élève presque à pic jusqu'aux belles cimes de la Kamia. Au fond de la cuvette, l'abbaye de San-Naoum semble surveiller le gros village de Pogradec.

Tout en admirant ce magnifique et rare spectacle, je scrute l'azur, car, à présent, nous sommes absolument seuls, à vingt-cinq kilomètres de nos lignes ; et voici que soudain je découvre un avion, tout juste à notre hauteur. Fuselage en cigare, radiateur en tubes, mâts métalliques : c'est un monoplace de chasse du type *Halberstadt* !

— Nous sommes bons ! me crie L...

L'appareil ennemi vient droit sur nous, et, lorsqu'il nous croise à moins de deux cents mètres, j'ai le temps de lui « servir » une bonne salve. Maintenant, il tire, lui aussi, mais d'assez loin, ce qui nous permet de virer et de le « sonner un bon coup ». Trois fois, il revient vers nous, salué de la même façon. J'ai déjà brûlé une centaine de cartouches. Le temps de changer le rouleau, et le combat continue. Soudain, l'« Halberstadt » vire de bord et pique... pique..., planant, tel un fer à repasser ! Un instant, j'ai l'impression qu'il va tomber en plein lac, mais il paraît se rétablir. Il oscille, tel un oiseau blessé, gagne la rive, et le voici, dans un champ, aplati je ne sais trop comment. A l'aide de la jumelle, je crois distinguer autour de lui un gros rassemblement, puis, un fort vent du nord nous éloignant rapidement, je le perds de vue.

Bientôt, les fumées de Korytza bleussent dans la plaine où scintillent les mille fils d'argent des rigoles d'irrigation. Je me retourne vers l'adjudant L...

— On a eu chaud, me fait-il, en secouant la tête.

Et, de fait, malgré huit ou dix degrés de froid, des gouttes de sueur perlent sur ses joues ! Mais ça ne sera pas pour cette fois !

Quant à moi, le cœur battant encore à coups précipités, je souris longuement et je réponds : « La vie est belle ! »

VERS LA FRANCE

Le mois de mai est arrivé, chassant loin de nous les jours maussades, et l'aimable printemps albanaise développe ses séductions. Dans les vergers, les arbres fruitiers secoués par le vent égrenent une odorante pluie de pétales ; les jardins des maisons musulmanes sont pleins de fleurs ; mais pourrais-je être sensible à tout cela, moi qui demain partirai pour la France !

Paysages de Touraine aux lignes harmonieuses, belles cimes alpestres où le roc, les pâturages et les neiges éternelles concourent à former des ensembles d'une beauté rare et parfaite, chaudes montagnettes de Provence vêtues d'herbes odorantes, je vais vous revoir bientôt ; et déjà je ne peux plus admirer les aspects de l'Albanie, belle pourtant dans sa sauvagerie uniforme, mais d'une beauté si spéciale qu'il me semble la retrouver à présent dans mon souvenir comme un visage sévère que nul sourire ne viendrait éclairer.

Maintenant, une camionnette m'emporte vers l'Adriatique. Demain, j'arriverai à Santi-Quaranta, ayant ainsi traversé en avion et en automobile, d'une mer à l'autre, toute la péninsule des Balkans. La grande route, construite jadis par les Turcs, escalade les flancs des montagnes, passant d'une vallée à l'autre en décrivant d'inraisemblables lacets.

L'arrivée à Liaskovic est surprenante en raison de la situation de ce village bâti sur une terrasse qui domine de

plusieurs centaines de mètres les profonds sillons boisés de quatre affluents de la Vojsoua. Le bourg a été en partie détruit pendant la guerre balkanique. J'y suis aimablement reçu par le colonel F..., chef de la mission française. Pendant le dîner, nous avons parlé de la France, et encore de la France, car il a suffi du passage du voyageur qui allait la revoir dans quelques jours pour ranimer au cœur de tous le souvenir de la grande patrie.

GEORGES PRÉVOST.



BERGER ROUMAIN EN ALBANIE.



DANS LES VIEUX QUARTIERS DE KORYTZA.

LES ANGLAIS ET LEURS PRISONNIERS EN FLANDRE



Le commandement allemand fait les plus grands efforts pour empêcher ses soldats de tomber entre nos mains ; comme les exhortations dont il les comble pour les retenir dans leurs rangs ne sont pas très efficaces, il ordonne de tirer sur ceux qui font mine de se rendre. Les aviateurs ennemis tirent par-dessus nos lignes sur les Boches prisonniers, aussi ces derniers, aussitôt pris, se débarrassent-ils de leur casque. Ceux que voici ont pris cette précaution pour n'être pas reconnus.

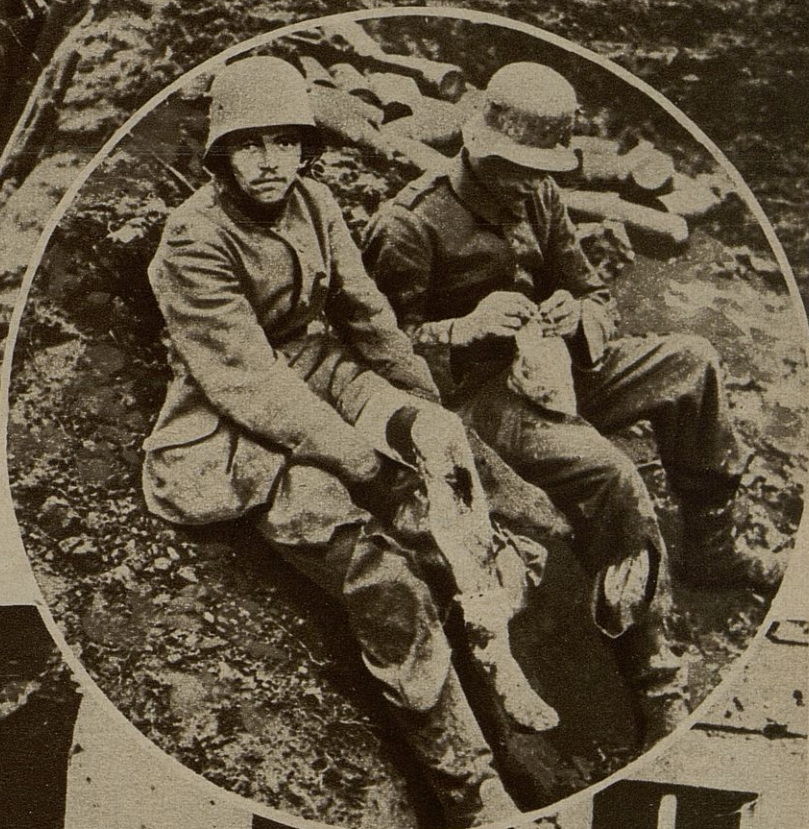


Les batailles dont la Flandre belge est actuellement le théâtre ne sont que les épisodes de la grande offensive commencée par les troupes britanniques il y a plusieurs semaines, reprise le 9 en liaison avec la 1^{re} armée française et qui se poursuit victorieusement. A chacune de ces batailles on voit affluer dans les lignes alliées quantité de prisonniers. Pour ceux surtout qui sont blessés, c'est un soulagement que d'être pris, aussi est-ce avec amertume qu'ils voient, comme ici, éclater près d'eux des obus allemands.

LES ANGLAIS SUR LA ROUTE DE MENIN



Massés dans une tranchée de soutien, des hommes se tiennent prêts à entrer en scène pour aider leurs camarades qui sont en train de battre les Allemands. Dans le médaillon : deux adolescents boches prisonniers, blessés, attendent leur tour de pansement.



L'offensive britannique du 4 octobre, couronnée d'une brillante victoire, embrassait un front de 13 kilomètres, depuis le sud de Tower-Hamlet jusqu'à la voie ferrée Ypres-Staden. Elle avait pour objectif l'enlèvement de la crête qui court de Gheluvelt à Paschendaele. Les troupes anglaises, australiennes et néo-zélandaises, qui forcèrent ce jour-là les lignes allemandes, y firent près de 3.500 prisonniers. Voici un détachement de ces Boches, ne comprenant que des blessés qui viennent d'être pansés et que l'on emmène à l'arrière.

L'AMÉRIQUE CONTRE LES PIRATES



Les équipages de contre-sous-marins défilent dans les rues de la capitale fédérale. Dans le médaillon, un groupe d'élite porte la devise de la manifestation : « Sus aux pirates : en avant ! »



Le gouvernement américain attache une importance capitale à la lutte contre les sous-marins. Dans chacun des dix arsenaux des Etats-Unis se poursuivent, avec une activité que rien ne ralentit, la construction, l'armement, l'instruction d'une flotte toujours en voie d'accroissement, d'unités spécialement conçues en vue de la chasse aux pirates. Le président Wilson, à Washington, a présidé à la revue des équipages d'élite qui montent cette flotte. Le voici conduisant le défilé avec ses principaux collaborateurs.



DEUX ORIGINAUX

Après s'être assuré que personne ne rôdait dans le parc auprès du pavillon, le fidèle Alfred est revenu près de « son » lieutenant dont il écoute le récit avec une attention presque religieuse. Et Robert Girard parle maintenant d'une voix nette et posée :

— Tu sais déjà, raconte-t-il, dans quelles batailles j'ai reçu mes diverses blessures et comment, après avoir été frappé d'une balle dans la tête, j'ai été fait prisonnier et emmené dans une petite ville de Poméranie. Mais, ce que je ne t'avais pas dit, c'est quelles tortures morales j'ai dû subir dans l'hôpital où je fus alors soigné. Il était dirigé par un major nommé Miller, et les soins étaient donnés par sa sœur, dont l'aspect farouche et la voix aigre n'étaient pas faits pour soulager les souffrances. J'étais, du reste, alors le seul grand blessé français. Tous les autres étaient allemands.

» Le major Miller et sa sœur parlaient fort bien le français, et cette circonstance m'avait d'abord bien impressionné. Je leur avais franchement confié mes angoisses au sujet de mes yeux que je sentais affaiblis à la suite de ma dernière blessure. Et ils savaient déjà que j'étais peintre, et que l'on me reconnaissait même un certain talent.

» Or, écoute bien ceci, Alfred, j'appris par les conversations de ces deux êtres, qui parlaient toujours français en approchant de mon chevet, que ma vue, loin d'être irrémédiablement perdue, pouvait être sauvée par des soins particuliers et certaines précautions. Et ces soins, volontairement, ne me furent pas donnés, ces précautions ne furent pas prises. Un soir, même, le major Miller dit à sa sœur en parlant de moi : « Dans huit jours il sera aveugle et nous en serons débarrassés. » La sœur répondit : « Ce sera toujours de la mauvaise peinture de moins. » Et tous deux se mirent à rire.

» Ces voix et ce rire, dussé-je vivre cent ans, je les entendrai toujours. Car ils me poursuivirent dans un cauchemar perpétuel, alors que je sentais chaque jour ma vue s'affaiblir, pour enfin disparaître. J'étais aveugle ! Je quittai l'Allemagne, je fus conduit en Suisse, puis enfin rapatrié. Et toujours j'entendais la voix et le rire des deux êtres qui avaient prédit mon effroyable malheur et qui n'avaient rien tenté pour l'empêcher, au contraire !

» Eh ! bien, continue Robert Girard dont les mains tremblent de colère, ces voix et ce rire, je viens de les entendre encore, tout à l'heure, dans la villa au tennis. Et je suis bien sûr de ne pas me tromper. Les Millerson ne sont pas des Américains, mais bien des Allemands. Ils n'ont même pas complètement transformé leur nom ! C'est le major Miller et son impitoyable sœur. N'ayant plus de blessés français à martyriser, ils se sont faits espions... »

— Mais je vais aller les étrangler ! interrompt Alfred en sursautant.

— Doucement ! dit Robert Girard en retrouvant son sang-froid et son sourire, et en serrant le bras du vieux serviteur. Certes la vengeance a du bon. Mais le devoir avant tout. Ce qui importe, c'est de surprendre et de démasquer ces faux Américains qui nous espionnent et préparent de futures trahisons. Et, pour cela, il faut de la prudence et beaucoup de patience. Je veux oublier mes griefs et mon martyre pour ne songer qu'à mon pays, trop heureux si je puis encore lui être utile. La vengeance viendra après.

Puis, retrouvant son ancien ton de commandement, Robert Girard demande à celui qui l'écoute, tout frémissant de fureur et d'indignation :

— Es-tu prêt à m'obéir, et sans hésiter ?

— Jusqu'à la mort, mon lieutenant, et avec joie, répond Alfred d'une voix émue.

— Eh ! bien, voilà, décide Robert Girard. Tu m'as dit que les Millerson s'absentaient souvent de chez eux.

— Tous les après-midi.

— Et qui garde leur villa ?

— Une femme du pays, pas bien maligne, mais qui leur est dévouée, répond Alfred.

— Elle te connaît ?

— Dame ! depuis le temps que l'on vient ici tous les hivers.

— Alors, voilà ce que tu vas faire. Quand cette femme sera seule dans la villa des Millerson, tu trouveras un prétexte pour l'éloigner...

— Ce ne sera pas difficile, affirme Alfred avec un petit rire satisfait.

— Tu profiteras alors de ta présence dans la villa pour fouiller les meubles et les papiers de Millerson, comme le dernier des voleurs et des cambrioleurs.

— Bien, mon lieutenant.

— Il s'agit d'espions, on n'a pas à prendre de gants. Tu emporteras tous les documents que tu pourras trouver et tu viendras les cacher ici.

— Entendu, mon lieutenant. Dès tantôt ce sera fait, promet Alfred.

— C'est un plaisir de t'avoir sous ses ordres, déclare Robert Girard en retrouvant sa gaieté et en serrant la main du vieux serviteur.

» Maintenant, bouche close ! Et c'est bien entendu : si l'on s'informe de moi, je suis plongé dans ma sculpture, et je désire être seul. »

Et Robert Girard se fait conduire dans la pièce transformée en atelier où en effet, pour donner au vieux



serviteur une preuve d'énergie et de sang-froid, il se met tranquillement à modeler la terre en sifflant la *Marche de Sambre-et-Meuse*.

Pendant que, tout près d'eux, l'on s'occupait ainsi de les démasquer, les Millerson, après avoir terminé leur partie de tennis, lisaient des journaux et des revues dans un kiosque de leur villa, fort coquettement aménagé, avec vue sur la mer, et assez isolé pour que l'on s'y trouvât à l'abri de toute curiosité indiscrète.

Robert Girard ne s'était pas trompé. Philip Millerson était bien ce même Allemand qui, sous son véritable nom de Miller, l'avait soigné, ou plutôt avait volontairement laissé son mal s'aggraver et devenir incurable, dans ce petit hôpital de Poméranie où le jeune lieutenant avait été envoyé avant d'être rapatrié. Et Anna Millerson était bien cette même femme dont le blessé n'avait pu oublier la voix mordante ni le rire cruel.

Le major Miller et sa sœur avaient profité de ce qu'ils parlaient très correctement le français et l'anglais, et surtout de ce qu'ils avaient habité longtemps New-York, pour se livrer à un espionnage qui leur procurait une existence des plus agréables. Ils avaient pu, avec des papiers bien en règle, devenir, des Allemands Miller, les Américains Millerson, et se transporter sur la Côte d'azur sous la protection des alliés. Et là, tout près de Villefranche, ils se livraient à une espionnage des mieux combinés, relevant des plans, prenant des photographies, et achetant même des terrains en bordure de la côte. Ils passaient pour deux originaux passionnés pour les sports, et ne songeant qu'à jouer au tennis et à abattre des kilomètres.

Philip Millerson, qui avait vécu plusieurs années à New-York, s'était donné le type amérain, avec une barbe au menton, des lèvres rasées et des lunettes d'or. Il avait alors cinquante ans. Il était vêtu de complets à grands carreaux et ne perdait jamais une occasion de vanter la libre Amérique et de rendre hommage à la France. Sa sœur, qui avait passé la quarantaine, n'était pas déplacée à côté de lui, avec ses longs pieds, sa taille carrée, ses cheveux plaqués sur un front bossué, son grand waterproof et son petit chapeau à ruban. Sous leur aspect légèrement ridicule ils s'étaient assuré la tranquillité dans le pays et presque la sympathie de leurs voisins, et ils accomplissaient leur besogne d'espionnage au profit de la « sainte Allemagne » avec plus de cynisme encore que leurs compatriotes avant la guerre.

Cessant de lire son journal, Philip Millerson dit en contemplant l'horizon :

— Beau temps et délicieux pays ! A propos, ajoute-t-il subitement grave, nous devrions profiter de cette belle journée pour aller prendre des vues à la Pointe de la Batterie. C'est un coin des plus intéressants.

— Volontiers, approuve Anna Millerson, nous partirons aussitôt après déjeuner.

La vieille fille se lève et appelle la femme de ménage pour qu'elle serve le repas « promptement et rondement ». Et ils avalent leur nourriture en silence et l'air préoccupé, comme des gens qui ont une corvée à remplir, une besogne à terminer. Ils ne reprennent leur sourire et leur conversation qu'en présence de la vieille femme de ménage qui apportait et remportait les plats avec une brusquerie paysanne.

Tout autre est le déjeuner que prennent ensemble M^{me} Lancelin et son cher neveu. Jamais l'aveugle ne s'est montré si vif et si gai. Sa parole est aussi enjouée que son appétit est solide. C'est que Robert Girard est bien décidé à cacher son jeu pour ne pas compromettre l'intéressante opération entreprise avec l'aide du brave Alfred. Ce dernier n'a jamais été si ponctuel ni si sérieux dans son service. Il a compris à l'attitude de son lieutenant qu'il fallait tromper toutes les curiosités, éviter tout soupçon. Au fond il est enthousiasmé de ce secret qu'il partage avec le jeune officier, et surtout du rôle important, décisif, qui lui a été confié.

Quant à M^{me} Lancelin, elle ne peut cacher sa joie de voir son neveu si bien disposé et si expansif :

— A la bonne heure, je vois que ça va mieux, dit-elle. Peut-être pourrais-tu, après déjeuner, faire une petite visite aux Desgranges. Le docteur s'y trouvera. Et tous seraient si contents de te voir en d'aussi excellentes dispositions ! Suzanne Barville, hier, s'étonnait, avec une nuance de tristesse, de ton absence prolongée...

— Tu diras à M^{me} Desgranges que je me trouve si bien dans son pavillon que je m'excuse de remettre ma visite de quelques jours encore ; puis, au docteur, que je mange comme quatre, travaille comme huit, et n'ai plus ni cauchemars ni hallucinations ; et enfin à la « petite fée » que c'est surtout à cause d'elle qu'on ne me voit pas : je suis tout à ma sculpture, ou plutôt à « sa » sculpture, et je lui réserve une surprise. Quant à toi, ma chère tante, je te charge de ma défense. Tu es le plus fin et le plus dévoué des avocats. Soutiens bien ma cause. Ce n'est ni par impolitesse, ni par indifférence que je disparaissais ainsi. Je me sens en train. J'ai une activité toute nouvelle au bout des doigts et je suis si heureux d'avoir enfin une occupation, un but dans la vie ! Et je n'oublie pas à qui je le dois. Explique bien surtout à M^{me} Barville que je ne suis pas un ingrat et que je crois plus que jamais à l'heureuse influence des fées.

M^{me} Lancelin, une fois chez sa vieille amie, s'acquitta fidèlement de toutes ses commissions. Elles furent accueillies avec une affectueuse sympathie. M^{me} Desgranges eut un bon sourire, et Suzanne Barville rougit légèrement en recevant un compliment auquel elle était très sensible. Quant au docteur Castagniers, il s'écria joyeusement :

— De l'appétit et plus d'hallucinations. Et voilà notre jeune ami qui reprend goût à la vie : tout est pour le mieux. Les fées ont des recettes infailibles et ignorées des médecins...

— Tiens ! voilà les Millerson qui partent pour leur promenade, dit M^{me} Lancelin en regardant par la fenêtre. Sont-ils assez fagotés ! Et quelles enjambées ! C'est monsieur et mademoiselle Court-Toujours !

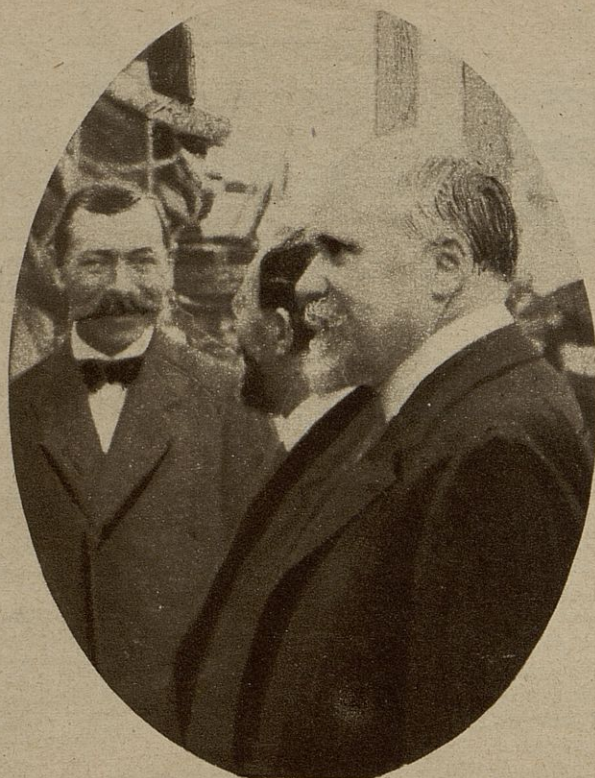
Du pavillon aussi, Alfred, qui guettait, avait bien vu partir les Millerson. Et il se dirige vers la porte en disant :

— Les oiseaux sont envolés, mon lieutenant.

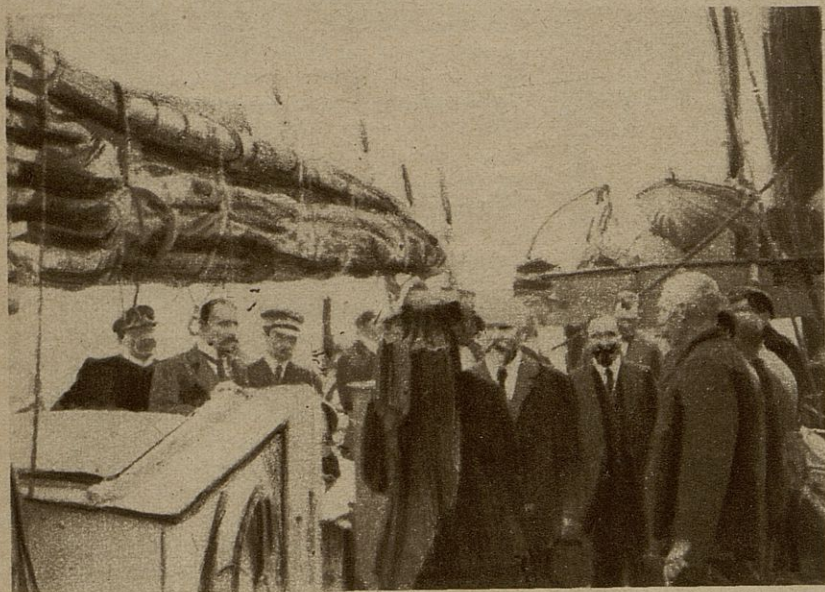
— Va fouiller leur nid, recommande Robert Girard, et sérieusement !

(A suivre.)

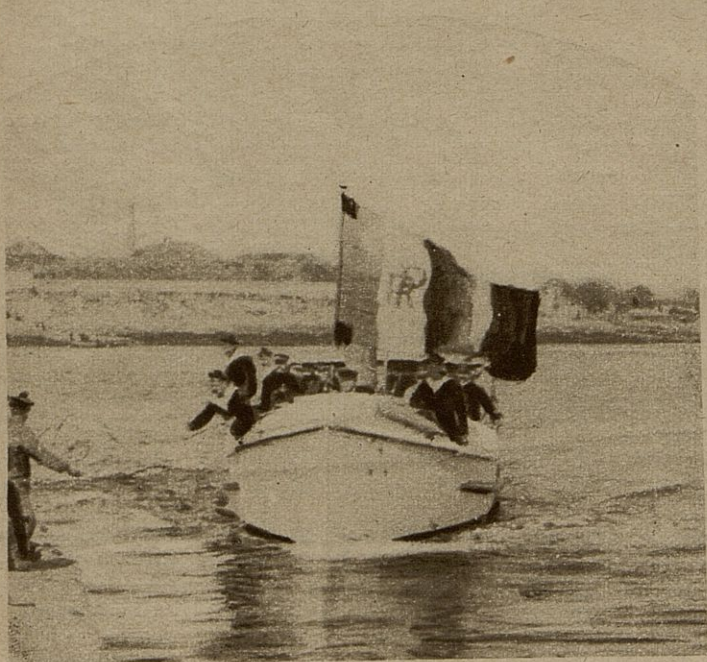
LES HÉROÏQUES MARINS DU « KLÉBER »



Le trois-mâts caennais « Kléber », de 277 tonneaux, monté par un équipage de douze hommes, qui a lutté victorieusement contre un sous-marin allemand.

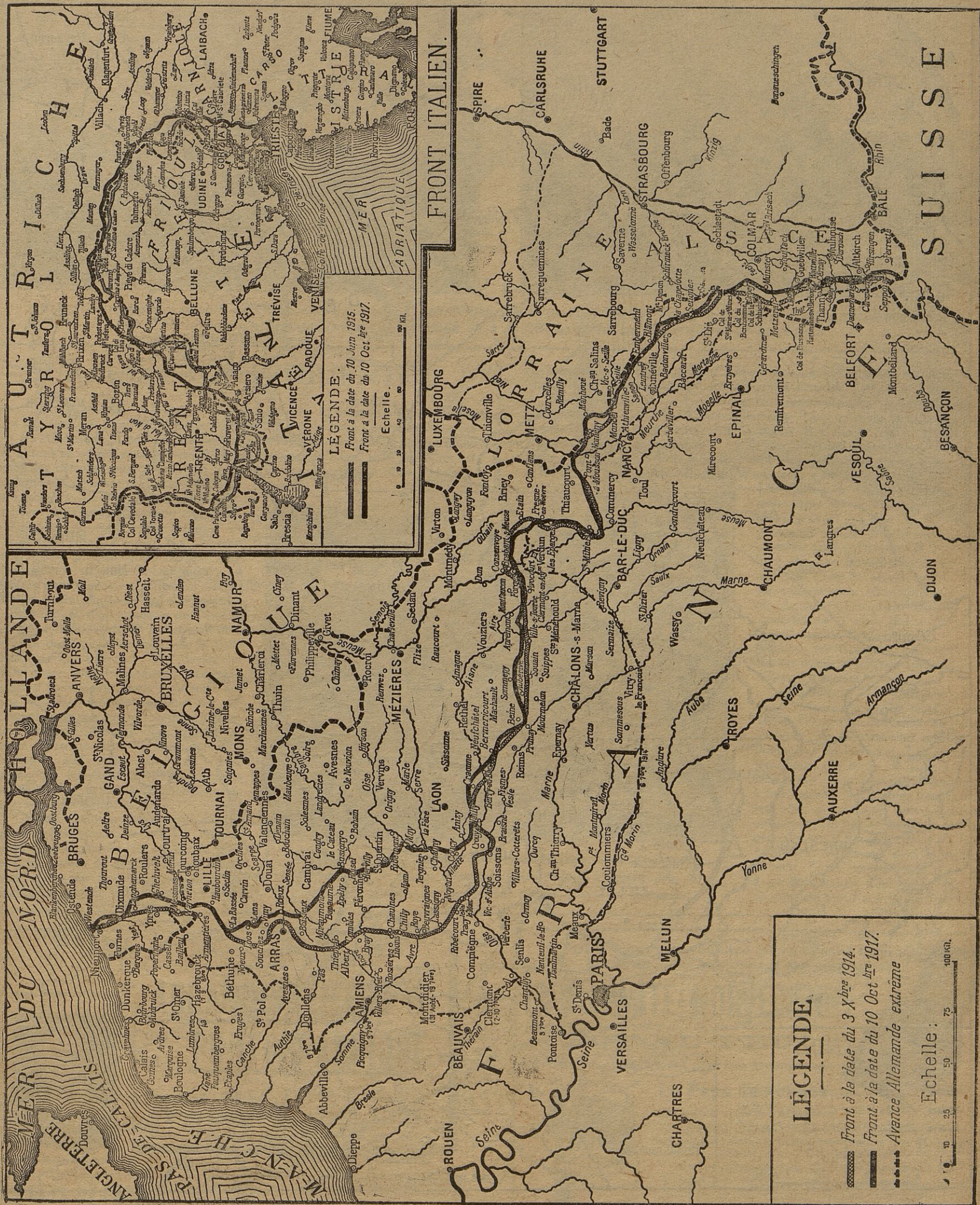


M. Poincaré saluant, sur le pont du « Kléber », la veuve du capitaine. — M. Poincaré à l'Ecole des mécaniciens de Lorient.



Le 7 septembre le « Kléber », capitaine Le Fauve, attaqué au large du Morbihan par un sous-marin, livra au pirate un combat au cours duquel le capitaine et le second furent tués et plusieurs marins blessés. L'allemand dut abandonner la lutte. Le voilier et l'équipage ont été cités à l'ordre de l'armée, et le président de la République, le 3 octobre, à Lorient, a remis solennellement aux survivants les décorations qui récompensent leur conduite héroïque. La croix du capitaine a été remise à sa veuve. Voici, à gauche, le canot présidentiel dans le port ; à droite, l'équipage du « Kléber ». Dans le médaillon, M. Poincaré arrivant sur le voilier.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



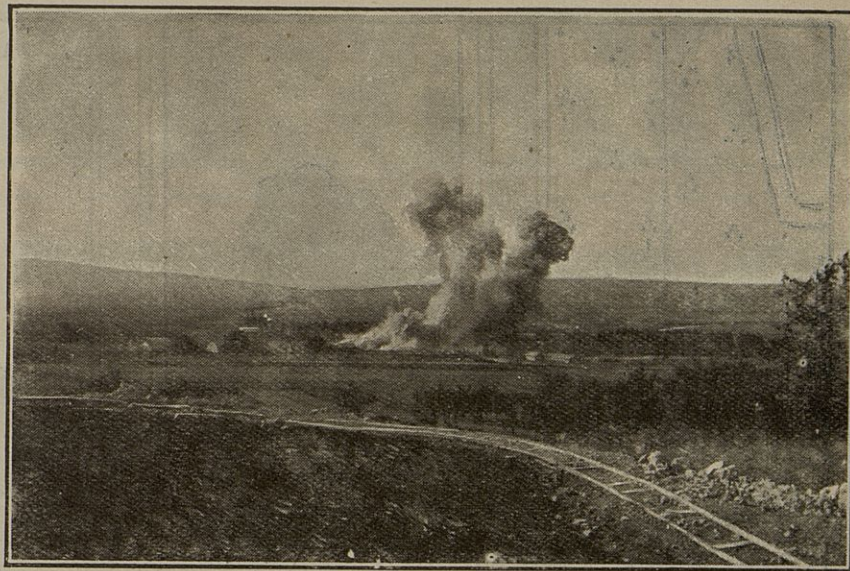
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

EXPLOSION DE DEUX MARMITES EN AVANT DE VERDUN



Nos arrière-lignes, depuis notre avance qui nous a donné des positions de premier ordre au nord de Verdun, sont soumises à un bombardement incessant. Voici deux obus de 280 tombant sur des villages de la région.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Sur le front russe la situation n'a pas changé. Les incidents qui y ont été signalés ne modifient pas le tracé des lignes occupées par les Allemands. Il est bon pourtant de les enregistrer parce qu'ils montrent que les Russes ne cèdent plus de terrain. Dans le secteur de Riga, le 6, nos alliés ont battu des détachements ennemis qui les avaient attaqués dans la région de Skol, au nord de la chaussée de Pskow, et à l'est de Lembourg. Le 8 les Allemands essayèrent sans succès de faire aboutir une véritable attaque au nord de la chaussée de Pskow et du village Paouski. Il y a eu dans cette région, plusieurs jours de suite, une vive agitation : l'artillerie ennemie s'y est montrée particulièrement active. D'ailleurs chaque communiqué de nos alliés signale l'action plus ou moins violente de l'artillerie. Il y a eu beaucoup de mouvement dans le golfe de Riga : les unités de la flotte allemande qui battent la mer devant les côtes russes sont fréquemment accompagnées d'hydravions. Jusqu'à présent aucune tentative vraiment sérieuse n'a été accomplie par mer contre le territoire russe. Les conditions atmosphériques ne vont pas tarder à rendre toute grande opération impossible aux Allemands. Les fortes gelées ont commencé dès les premiers jours d'octobre, et des chutes abondantes de neige sont déjà signalées.

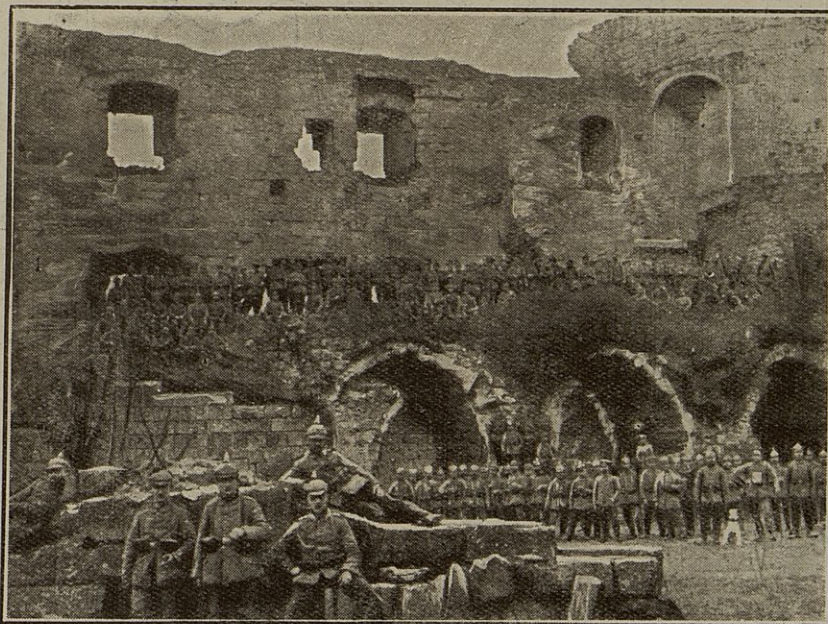
Notons quelques changements dans le haut commandement. Le général Tchermissof devient commandant en chef du front nord, à la place du général Klembowsky, lequel entre au conseil supérieur de la guerre. Le général Valodtchenko prend le

commandement du front sud-ouest. On annonce que la Finlande s'est érigée en république, sans rompre cependant les principaux liens qui l'attachent à la Russie.

FRONT ROUMAIN. — Les braves Roumains continuent à harceler l'ennemi. Cette tactique a obligé les Austro-Allemands, il y a quelques jours, à abandonner certaines lignes d'avant-postes, dans la région de Poliana, pour se retirer sur des positions plus faciles à défendre. Le 6, nos alliés ont prononcé une très sérieuse attaque au nord-ouest de la ville de Sereth. Un de leurs régiments a pris d'assaut la hauteur et la moitié du village de Waskoutzy, y a capturé plus de 750 hommes,

120 officiers et des mitrailleuses, puis est rentré dans ses lignes, l'opération si bien réussie n'ayant pas pour objectif la possession de cet endroit. D'autre part, à peu près en même temps, l'ennemi déclenchait une forte offensive au sud de Raco, qui fut repoussée. Dans la région du lac Doiran, une autre attaque, effectuée par les Roumains, donnait lieu à un violent combat qui terminait par l'échec des assaillants. En résumé sur ce front l'activité est très grande : les Roumains conservent leurs positions et infligent fréquemment des échecs à l'ennemi.

MACÉDOINE. — Quelques détachements ennemis qui avaient réussi à pénétrer dans le village Osman-Kanila, au sud-ouest de Sérès, ont été contraints par l'artillerie britannique de l'évacuer. Les Anglais ont réussi quelques coups de main à l'est du lac Doiran : leur aviation a beaucoup aidé à leurs succès. Nos propres troupes ont, de leur côté, eu l'avantage dans des opérations analogues. On signale un succès du contingent albanais d'Essad pacha, qui a fait des prisonniers autrichiens dans la vallée du Skumbi. Si les communiqués n'ont guère à parler d'actions d'infanterie, par contre ils signalent tous l'activité de l'artillerie.



Cette photographie, trouvée sur un prisonnier boche, montre un groupe d'officiers et de soldats allemands posant devant l'objectif dans les ruines du château de Coucy dont ils ont achevé la destruction.

PRIME A NOS LECTEURS

**AGRANDISSEMENT
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 156 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Artilleurs australiens munis de masques ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais
et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE

“POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1° MODÈLE RIGIDE. carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise n° nos bureaux : **15 fr. pièce**

Envoi par colis-postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2° MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système “Ma Norvégienne” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise n° nos bureaux : **19 fr. pièce**

Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



DE FIL EN AIGUILLE PAR ALBERT GUILLAUME.

— Dis donc, l'arpète, toi qui lis le « *Matin* », c'est vrai qu'on manque de fil ?
— Voui... les Boches ont tout pris pour leurs malices cousues de fil blanc...



PARISIENNES DE GUERRE PAR ALBERT GUILLAUME.

— Commandez, madame...
— Oh ! mon chéri, tu sais bien que je ne veux plus que t'obéir!...